

La ballade des gens pas trop malheureux

Yel

Hervé Guay

Number 135 (2), 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65305ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guay, H. (2010). Review of [La ballade des gens pas trop malheureux / *Yel*]. *Jeu*, (135), 26–28.

TEXTE HANOKH LEVIN / TRADUCTION LAURENCE SENDROWICZ

MISE EN SCÈNE CLAUDE LEMIEUX, ASSISTÉE D'ANNIE-CLAUDE BEAUDRY / SCÉNOGRAPHIE SIMON GUILBAULT

COSTUMES NOÉMIE AVIDAR, ASSISTÉE DE MARIE-CLAUDE JALBERT / LUMIÈRES JEAN GERVAIS

MUSIQUE FRANCIS COVAN / VIDÉO FRÉDÉRIC SAINT-HILAIRE, ASSISTÉ DE DOMINIQUE LEROUX

AVEC KATHLEEN FORTIN, ROC LAFORTUNE, MANUEL TADROS ET LE MUSICIEN LAURENT CHAPUT.

PRODUCTION DU GROUPE DE LA VEILLÉE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PROSPERO DU 19 JANVIER AU 13 FÉVRIER 2010.

HERVÉ GUAY

LA BALLADE DES GENS PAS TROP MALHEUREUX

C'est en 2000 au Festival d'Avignon que la France a découvert le théâtre de Hanokh Levin (1943-1999). Depuis, l'auteur dramatique israélien est joué régulièrement dans l'Hexagone. Cependant, il s'est encore écoulé une dizaine d'années avant que Levin ne fasse l'objet d'une mise en scène professionnelle en langue française à Montréal. C'est le Groupe de la Veillée qui a brisé la glace en présentant *Yaacobi et Leidental* au Théâtre Prospero en janvier 2010. D'ailleurs, la réalisation de Claude Lemieux suit de près celle de Kroum l'ectoplasme, orchestrée en 2007 par Christian Popescu à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM. Mais c'était dans un cadre scolaire. Cette soudaine découverte de l'œuvre coïncide également avec la mise en scène de cette dernière pièce par Kristof Warlikowski, étoile de la scène polonaise, au milieu des années 2000, laquelle a aussi contribué au rayonnement international de cet auteur. Ce spectacle fut de passage au Centre national des Arts d'Ottawa en février 2009¹.

Évidemment, il n'y a aucune commune mesure entre les moyens d'un Warlikowski et ceux dont a disposé le Groupe de la Veillée pour produire *Yel* (abréviation des patronymes des

deux héros apparaissant dans le titre original). Pur produit de la maison, ce spectacle intime réunit uniquement trois acteurs dans un décor schématique. Ce choix tranche néanmoins avec ce qu'on y voit généralement, étant donné la forme particulière de cette pièce composée de trente tableaux et de douze chansons. Elle apporte en quelque sorte un petit côté guilleret à la face sombre des choses que se plaît à explorer cette compagnie d'ordinaire plus à l'aise dans le répertoire slave et scandinave que dans les pas de danse et les airs sautillants.

Cela dit, Hanokh Levin offre dans *Yaacobi et Leidental* le meilleur de trois mondes, c'est-à-dire une comédie souriante mettant en scène de lumineux perdants, assortie à une méditation douce-amère sur la condition humaine dont le désespoir n'a rien à envier à Beckett ou aux autres auteurs du théâtre de l'absurde. À quoi s'ajoutent de nombreux clins d'œil à Brecht, apparaissant sous la forme d'une douzaine de *songs* et des continuel apartés que nous adressent les personnages déjà en train de réfléchir tout haut et de préparer – pour notre plus grand plaisir – les stratégies dont ils vont user pour se sortir du pétrin dans lequel ils se mettent sans cesse.

1. Voir le compte rendu de Brigitte Purkhardt, « La laborieuse entreprise existentielle d'un ectoplasme », *Jeu* 132, 2009.3, p. 35-39. NDLR.



Yel de Hanokh Levin, mis en scène par Claude Lemieux (Groupe de la Veillée, 2010). Sur la photo : Manuel Tadros, Kathleen Fortin et Roc LaFortune.
© Groupe de la Veillée.

Rien de bien palpitant à première vue dans la fable : Itamar Yaacobi veut mettre fin à sa vie routinière en rompant avec son vieil ami, David Leidental, quand sa route croise celle de la pétillante Ruth Chahach. La dame au popotin rebondi ne manquera pas d'attiser du même coup la convoitise de Leidental qui ne lâchera plus la belle ni Yaacobi d'une semelle au grand dam de ce dernier. Résultat : plutôt qu'à la rupture annoncée du vieux couple d'amis, c'est à la naissance d'un ménage à trois extraordinairement bancal que nous assistons. Tout l'intérêt de cette comédie sympathique réside dans la manière dont ces petites gens perçoivent et scandent leur propre vie de même que dans les menus incidents qui la peuplent. Et à quoi attachent-ils vraiment de l'importance en dehors de l'amour ? Partie de dominos sur son balcon à boire du thé pour David Leidental, promenades du café au fleuve et du fleuve au café pour Itamar Yaacobi ainsi que contrôle nocturne du contenu du réfrigérateur pour Ruth Chahach. En somme, leur existence ne retiendrait guère l'attention si elle ne nous était exposée avec autant d'esprit et d'autodérision.

Or, de l'humour et du sens de la répartie, les personnages de Levin en ont à revendre, qualités que leur conserve la traduction de Laurence Sendrowicz. En outre, la crainte du ridicule ne les étouffe guère. Que l'on pense à la charmante rencontre d'Itamar et de Ruth qui se fait par l'entremise de Gros-Popotin, amusant surnom que donne la principale intéressée à son impressionnant postérieur. De même, pour ne pas avoir l'air désœuvré, Leidental n'hésite pas à s'encombrer d'une valise pleine qui ne convainc personne et ne fait que l'embarrasser où qu'il aille. Que dire encore de cet aparté de Ruth qui échappe exprès un gant pour séduire l'ami de celui qui lui fait la cour ? « Je les ai mis en compétition, dit-elle, je les ai plongés dans les affres de la rivalité. Rien de mieux pour faire grimper mes actions. » Au fait, l'un des aspects les plus remarquables de ce texte tient à ce que les personnages dialoguent moins souvent entre eux qu'ils ne se confient à nous. Ils étalent ainsi leurs faiblesses, leur vulnérabilité, voire les manques qui les paralysent et les empêchent d'avoir accès à la vie agrandie dont ils rêvent, mais qui toujours leur échappe.

La dimension mélancolique ressort particulièrement bien dans la mise en scène de Claude Lemieux, ne serait-ce que parce qu'il monte *Ye!* avec une grande économie de moyens. Celle-ci est particulièrement visible dans les costumes étriqués dont Noémie Avidar revêt les personnages masculins et le dénuement du décor géométrique conçu par Simon Guillbault. Encore que,

de ce côté, le dépouillement et les angles trop nets nuisent, à mon avis, au déploiement festif propre à la comédie musicale que nécessite la partie chantée du spectacle, laquelle aurait pu encore marquer mieux l'écart entre les aspirations et les réalisations de ces anthéros. Le lustre, la fantaisie, l'éclat, Lemieux les réserve au seul personnage féminin de la pièce, Ruth Chahach, qu'incarne avec coquetterie et aplomb la pétillante Kathleen Fortin. C'est un bonheur que de la voir évoluer sur scène, de l'entendre joliment enchaîner les airs riants qui lui échoient, de la voir user de son corps épanoui, mais aussi de perspicacité et de ruse pour en arriver à ses fins. De même est-il déroutant de découvrir, au terme de la représentation, la femme ordinaire que masquait tant d'assurance et de panache. Fortin donne ici la mesure de son talent – qui est grand – et montre toute la subtilité dont elle est capable dans un type de rôle pour lequel on pense rarement à elle.

Sa prestation éblouissante éclipse celle de ses camarades de jeu. Il faut dire que Manuel Tadros et Roc LaFortune doivent relever le défi considérable de rendre intéressants des personnages ennuyeux, ce qui assurément n'est pas facile. De plus, ils doivent le faire tout en se montrant drôles et en poussant gentiment la chansonnette. Le physique rondouillet et l'habitude de la scène musicale servent bien Tadros, à l'aise quand il chante, et lui donnent un léger avantage sur LaFortune qui n'a pas une grande voix et possède un registre limité. À eux deux, ils n'en forment pas moins un duo clownesque convenable. Et sitôt accepté le déséquilibre qui existe dans la distribution, le spectateur passe un bon moment.

Pour ma part, cette production sans prétention m'a donné accès pour la première fois à un théâtre cocasse et sensible que je ne connaissais que par la lecture. J'ai trouvé attachants ces velléitaires inhabiles, maladroits, limités, qui passent à côté de leur vie sans pouvoir la saisir. Ce n'est pas faute de projets fumeux pourtant. À l'image de Ruth qui, à la fin de la pièce, s'écrie : « Et si je renonçais aux hommes une fois pour toutes, entrerais dans les ordres, puis me mettais sérieusement à la musique ! » Puis elle change d'idée : « Ou alors, je me consacre corps et âme à la politique, et je me venge de ce que tous les hommes m'ont fait subir. » Bon exemple du poids du doute et de l'indécision qui pèse sur la destinée humaine. On peut aussi y voir une réaction disproportionnée aux menus malheurs dont les êtres ont parfois plus de mal à se dépêtrer que des grands. Alors, que celui qui ne s'est jamais senti prisonnier de la routine et de l'inaction leur jette la première pierre ? ■